

MOUVEMENT SOCIAL...

FRANCE:

PARIS: LE CONGRÈS DE SOCIOLOGIE.

L'*Institut international de sociologie*, fondé en 1893 vient de tenir à Paris son deuxième congrès. Bien que ce genre de réunions ait rarement de résultat pratique, il est intéressant de suivre les progrès de cette science, encore dans les langes, mais dont les observations peuvent servir plus tard à guider l'humanité dans les tâtonnements vers une organisation rationnelle.

La séance débute par la lecture d'un rapport de M. René Worms, secrétaire, sur les diverses conceptions de la sociologie, qu'il classe au nombre de trois: celle de M. Gumplowicz, celle de Gabriel Tarde, et celle de Cesar Lombroso.

Ensuite M. Westermarck lit un rapport sur le «*Matriarcat*». L'auteur n'admet pas que le matriarcat soit une phase de l'évolution de la famille. Les exemples qu'on en rencontre sont, dit-il, trop disséminés pour qu'on puisse envisager cet état familial comme ayant eu à un moment donné, une signification évolutionnelle.

M. Kowalewsky discute la thèse soutenue par M. Westermarck. Après avoir constaté avec ironie que M. Westermarck a exprimé sur ce sujet, dans les diverses éditions- finlandaise, anglaise et française - de son ouvrage des opinions successives assez divergentes entre elles, en faisant, à chaque fois de nouvelles concessions, l'orateur s'étonne que, dans la mémoire dont on vient d'entendre la lecture, il ne soit pas fait mention des observations recueillies par diverses auteurs qui ont vécu au milieu de populations pratiquant celle forme du mariage, notamment par M. Morgan chez les iroquois, et par MM. Hewitt et Vison, chez les australiens.

Où écoute ensuite la lecture d'un rapport de M. Gumplowicz sur l'évolution de la famille. L'auteur de ce rapport, partant de son ordinaire conception de la lutte des races, fait application à l'histoire de la famille de cette vue générale. Il passe en revue les différentes évolutions de la famille chez les races primitives, puis il fait l'histoire de la famille chez les grecs et les romains.

M. Kowalewsky présente ensuite un travail sur le passage de la propriété collective à la propriété individuelle.

M. Arthur Raffalowitch, représentant à Paris du ministère des finances russes, ne peut que confirmer ce qu'a dit M. Kowalewsky sur la naissance de la propriété individuelle, c'est à dire sur l'origine de la forme capitaliste de la production; mais il tient à faire remarquer l'inefficacité des tentatives faites pour restaurer les anciennes formes, il cite notamment, à l'appui de son opinion, les «*Rentengüter*» de Prusse, c'est-à-dire l'essai fait par le gouvernement prussien de l'institution d'une classe de petits propriétaires.

A cette occasion, MM. Raoul de la Grasserie et de Lestrade font remarquer les bons effets qu'a produit en Allemagne le «*Höferecht*».

M. de la Grasserie donne ensuite connaissance d'un travail sur l'évolution de l'idée d'aristocratie à tra-

vers les âges. La première aristocratie qui se rencontre est l'aristocratie théocratique à laquelle succède l'aristocratie guerrière. Celle-ci forme naturellement l'aristocratie terrienne et féodale. La possession de la terre engendre l'aristocratie financière. De nos jours, se laisse prévoir la formation d'une nouvelle aristocratie, celle de la science. Pour l'auteur, l'aristocratie sous ses diverses formes est impérissable.

Suit une discussion où prennent part MM. de Lestrade, Monin, Novicow, Coste, Golberg et Limousin. M. de la Grasserie réplique à ses contradicteurs. Puis vient M. le baron de Krauz qui lit un mémoire sur la «*rétrospection révolutionnaire*».

L'ordre du jour appelle ensuite la discussion sur «*l'évolution des formes politiques*».

M. de Lilienfeld, sénateur russe, émet l'avis qu'il n'existe pas d'évolution des formes politiques. Pour lui, les formes politiques d'une nation sont indépendantes des progrès qu'elle accomplit aux divers points de vue économiques, intellectuel et artistique.

La discussion s'engage sur ce sujet. M. Émile Worms admet l'évolution. A son avis, M. de Lilienfeld s'est laissé fasciner par son patritisme.

M. Kowalesky estime que la question n'est pas épuisée par le mémoire présenté. Il cite des exemples établissant qu'il y a des évolutions, il en montre même dans l'empire russe.

M. Letourneau est, lui aussi, partisan d'une évolution. Résumant son ouvrage: *De l'évolution politique chez les diverses races humaines*, il établit que la forme primitive, qui s'établit d'ailleurs chez les fuégiens, est l'anarchie, anarchie rudimentaire d'où est absente naturellement toute complexité économique. E Puis il passe en revue les diverses peuplades plus ou moins organisées de l'Afrique centrale, se trouvant à différents degrés de l'évolution politique.

Comme conclusion, M. Kowalewsky estime que la question devrait être étudiée à deux points de vue: 1- Y a-t-il une évolution des formes politiques? 2- Cette évolution est-elle liée aux formes économiques? Ces deux questions sont alors mises à l'ordre du jour du prochain congrès.

Vient ensuite la question du «*crime envisagé comme phénomène social*».

Plusieurs mémoires avaient été adressés sur le même sujet.

Celui de M. Errico Ferri, député socialiste italien, professeur de droit criminel à l'Université de Rome, reconnaît trois facteurs au crime: - influence psychique, - influence physiologique, - influence du milieu.

Un mémoire du baron Garofalo résume les opinions exprimées par l'auteur dans son livre: *La criminologie*.

Une discussion s'engage.

M. Manouvrier regrette que les deux derniers auteurs - qui, on le sait, sont avec Cesar Lombroso, les trois *évangélistes* de l'école d'anthropologie criminelle d'Italie - qu'ils ont déjà exposé dans différents congrès et qu'ils n'aient pas cru devoir réfuter les objections qui leur avaient été faites à diverses reprises. On conçoit la part importante que M. Manouvrier a prise dans les récents congrès d'anthropologie criminelle. Il est, on le sait, l'adversaire déclaré de la théorie du criminel-né, soutenu par l'école italienne, et n'admet comme facteur du crime que l'influence du milieu.

M. Mecislas Goldberg lit un mémoire sur l'origine des races et la division du travail. Pour lui, l'idée de patrie n'existe qu'en ce qui concerne le lieu natal, le village, la bourgade; mais la facilité la plus grande des communications, l'internationalisme de la vie, tendent de plus en plus à le faire disparaître.

Quelques vues ont été échangées ensuite sur la langue de la sociologie que tout le monde a econnu devoir être claire.

C'est le moins qu'on puisse exiger.

André GIRARD.
